



Frère CHATELET Joseph

(Frère Hyacinthe)

(1817-1847)

Né à Brandon, Saône-et-Loire le 15 mars 1817, *fils de Jean Chatelet et Marie Sachanelle*

Noviciat du 1841-03-25 au 1842-04-21

Vœux temporaires le 1842-04-21

Vœux perpétuels le 1843-09-13

Décédé à Massacré par les sauvages dans l'Ile S. Cristobal le 20 avril 1847

Il était parti en 1845 avec Mgr Epalle, et il a été immolé l'année dernière par les sauvages de l'île de Saint-Christoval, avec deux Pères de la Société. Vous verrez dans les annales de la Propagation de la foi les détails de leur martyre, et combien leur fin a été sublime et digne d'envie ; leur exemple doit nous animer d'un saint zèle pour notre perfection et pour le salut des âmes. L'observance de notre Règle, la pratique de nos vœux, l'enseignement des enfants, et la vie de communauté nous paraîtront faciles, si nous comparons les sacrifices que nous sommes obligés de faire pour remplir ces devoirs, à ceux que font nos Frères qui sont au milieu des sauvages ; à côté de leur vie de privation, ou plutôt de leur long martyre, la nôtre nous semblera une vie de jouissances et de délices.

(Notices biographiques 1)

Frère Hyacinthe

Notice biographique tirée de l'ouvrage du F. Joseph Ronzon : *Frères Maristes en Océanie*, p. 89-95.

Cet ouvrage multigraphié de 154 pages n'a jamais été publié

Origine et vocation. Joseph Chatelet, fils de Jean et de Marie Sachanelle, naquit le 15 mars 1817 à Brandon (Saône et Loire). Il entra au noviciat de Vauban le 25 septembre 1840. Il y prit l'habit religieux le 25 mars 1841 en recevant le nom de Fr. Hyacinthe. Il fit ses premiers vœux le 21 avril 1842 et la profession perpétuelle le 13 septembre 1843, dix-huit mois avant de s'embarquer pour l'Océanie le 2 février 1845.

Nous ne savons rien de la profession qu'il exerçait avant son entrée dans l'Institut à l'âge de 23 ans. Peut-être était-il menuisier ? Un document traduit de l'anglais¹ permet de le supposer à cause du travail de menuiserie qu'il effectua à la mission de Makira. Toujours d'après le même document, Frère Hyacinthe n'était pas que menuisier car il aidait les autres pour la catéchèse et accompagnait les prêtres dans leurs visites ; c'est ce qu'il fit en avril 1847 quand il sortit pour accompagner les Pères Jacquet et Paget à la recherche d'une possible installation d'un poste de mission à Wango sur la côte est de Saint-Christoval. Mais il fallait traverser le territoire de la tribu des "Toros".

Nous n'avons qu'une seule lettre écrite par le Fr. Hyacinthe pendant son trop court séjour en Océanie. Nous la reproduisons, non selon l'original déposé aux Archives des Frères, mais selon la transcription qui en a été faite et qui a été respectée. Quelques modifications cependant y ont été apportées, concernant la distribution du texte en paragraphes titrés. Cette lettre est adressée au Fr. François et porte la date du 18 janvier 1846.

Elle raconte l'arrivée de l'équipe missionnaire en Nouvelle-Calédonie au mois de novembre 1845, puis l'agression mortelle dont fut victime Mgr Epalle, au mois de décembre suivant.

J.M.J. Christoval, le 18 janvier 1846.

Mon bien cher Frère,

Je croirais manquer à ma promesse et à mon devoir si je ne m'occupais de vous donner quelques détails de notre voyage ; je ne l'ai pas fait plus tôt, vu que le Frère Gennade vous a donné de mes nouvelles de Sydney.

Escale en Nouvelle Calédonie. *Le 23 octobre nous avons mis à la voile et nous nous sommes dirigés vers la Nouvelle-Calédonie où est Mgr d'Amatha qui, depuis deux ans, a fondé une mission dans cette île. Notre navigation a été un peu longue, mais très heureuse ; nous avons trouvé en Calédonie Mgr d'Amatha et le Père Rougeyron jouissant d'une très bonne santé ; les Frères Blaise et Vincent se sentent encore des privations qu'ils ont endurées les premiers mois de leur arrivée dans cette île. Ils nous ont raconté plusieurs de leurs aventures, combien de fois leur vie a été exposée au milieu des sauvages, mais Dieu les a protégés ; rarement ils ont été blessés et jamais mortellement. Dès qu'ils ont pu se faire comprendre, ils se sont bientôt attiré l'amitié des naturels. Ces sauvages aiment surtout le Frère Vincent qui leur forge des morceaux de fer propres à couper le bois dont ils se servent pour la construction de leurs pirogues. Quoique ces sauvages soient nus, je ne leur trouve rien de rebutant, je leur voyais un air si bienveillant que je souhaitais de trouver les mêmes dispositions chez ceux parmi lesquels nous allions nous établir. Pendant notre séjour en Calédonie nous avons aidé Mgr d'Amatha à commencer à élever la charpente de sa cathédrale. C'est une petite église d'environ 50 pieds de long sur 25 de large.*

L'Ardeur de l'évêque et de son équipe. *Mon bien cher Frère, comment vous exprimer l'ardeur et le zèle de ce bon évêque ! nous le voyons piocher avec nous pour préparer la place de son église. D'après le rapport des Frères, c'est lui qui a porté presque toutes les pierres et le mortier de leur maison et lorsqu'il se présente quelque chose de difficile, il est toujours le premier à le faire, et même lorsqu'ils bâtissaient, souvent ils n'avaient pas de quoi manger, souvent ils se sont mis au lit avec leur appétit et se sont relevés de même. Je dis un lit, mais c'est un peu de paille, ils n'ont pas de matelas. Les huit jours que nous y sommes restés, les Pères comme les Frères, nous couchions sur la terre ; c'est là que nous avons commencé la vie de missionnaire pour la continuer plus tard.*

Depuis quelques mois que le Rhin, navire français, leur a laissé des provisions, ils sont beaucoup mieux et nous leur en avons remis quelque peu que nous avons pris à Sydney pour eux. Maintenant ils sont très bien, ils s'occupent à apprendre la prière à ces bons naturels et ces petits enfants qui sont si intéressants ; on les entendait à toute voix, chanter l'Ave Maria avec une candeur et une simplicité charmante. Ils paraissaient si contents d'être avec nous que plusieurs fois ils auraient passé la nuit à la porte, si Monseigneur ne les eût obligés de s'en aller.

A Dieu Frère Bertrand... A Dieu Monseigneur. *C'est avec beaucoup de peine que nous avons laissé à la mission de la Nouvelle-Calédonie, le Frère Bertrand, pour aider Mgr d'Amatha à la construction de son église. Le jour de notre départ, Monseigneur d'Amatha a dîné avec nous au navire et après avoir reçu sa bénédiction, nous nous sommes dirigés vers Christoval, c'était le 24 novembre.*

¹ Documentation fournie par Fr. Henri Vignau, C.G.

A Christoval, une excursion qui aurait pu mal tourner. *Le 26, nous avons failli faire naufrage contre des écueils encore inconnus. Dieu nous a délivrés de ce danger et Monseigneur, en reconnaissance, a établi une messe à perpétuité en action de grâce. Nous sommes arrivés à Christoval le 2 décembre. Les sauvages que nous y avons trouvés nous paraissaient assez bons et d'un caractère assez doux ; vous en jugerez par cette circonstance : le 4, pendant que les matelots faisaient provision d'eau fraîche, nous allâmes à terre pour voir un peu le pays. Le Frère Aristide et moi, nous voulûmes monter au sommet d'une montagne, pensant voir très loin, mais pas du tout, le bois étant si épais que nous ne pûmes rien voir. Lorsque nous voulûmes rejoindre les autres que nous croyions peu éloignés de nous, nous prîmes une autre direction, non pas un autre chemin, parce qu'ils ne sont pas communs, nous nous perdîmes à travers cette immense forêt, sans savoir d'où nous étions venus. Après avoir marché pendant plus de trois heures à travers ces lianes et ce bois qui nous bouchait notre passage et la pluie qui tombait en grande abondance, déjà nous étions résolus à coucher dehors lorsque la pensée me vint de dire chacun un chapelet pour nous mettre sous la protection de la très sainte Vierge. Après l'avoir terminé, je me mis à grimper au pied d'un arbre qui avait au moins 200 pieds de hauteur. Lorsque je fus au sommet, j'aperçus la mer très éloignée de nous. Nous nous dirigeâmes donc de ce côté-là avec beaucoup de peine et en même temps nous trouvâmes un petit ruisseau ; après l'avoir suivi pendant quelque temps, nous nous trouvâmes au bord de la baie, où nous avions mouillé, mais du côté opposé au navire. Nous essayâmes de nous diriger de ce côté-là ; mais bientôt nous nous vîmes obligés de traverser une rivière large et profonde. Ne sachant pas nager, ni l'un ni l'autre, nous nous recommandâmes de nouveau à notre bonne Mère. Dans le même instant nous vîmes paraître deux pirogues des naturels ; nous les appelâmes par des signes comme nous pûmes. De suite qu'ils nous aperçurent, ils s'empressèrent de venir à notre secours ; nous montâmes dans leurs pirogues. Après avoir pris nos places, ils nous offrirent chacun un coco que nous acceptâmes avec beaucoup de plaisir, car la faim et la soif ne manquaient point en ce moment. Après avoir bu et mangé nos cocos, nous nous dirigeâmes vers notre navire en rendant de grandes actions de grâces à notre libératrice qui nous avait envoyé du secours. Lorsque nous fûmes arrivés, nous les payâmes en leur donnant une bouteille vide, c'est une chose qu'ils aiment beaucoup.*

Massacre de Mgr Epalle. *Le lendemain 12 décembre nous partîmes pour Isabelle. Le grand malheur qui nous est arrivé dès le premier jour de notre station au port des mille vaisseaux, me frappe encore vivement. Il faut me faire violence pour vous en faire part. Dieu, je l'espère, ne nous abandonnera pas, mais il nous a enlevé notre plus grand soutien. Monseigneur Epalle, en allant visiter les sauvages, a été massacré par ces malheureux : 5 coups de hache lui ont percé le crâne de la tête, deux coups de lance dans les côtes. Il serait mort entre leurs mains, si les matelots qui l'avaient accompagné n'avaient tiré un coup de fusil qui leur a fait peur et ils l'ont laissé. Le Père Frémon et le Père Chorin,² qui étaient avec lui et un Frère, 6 matelots qui ont profité de leur absence pour leur enlever leur proie. Lorsqu'ils l'ont enlevé(e) de l'endroit où il était tombé, après avoir perdu toute connaissance, d'abord ils ont cru qu'il était mort, mais quelques souffles de vie lui restaient encore. Ils l'ont amené comme ils ont pu, après avoir pris tous les soins possibles. Il est mort le 3ème jour, après de bien grandes souffrances. Nous le regardions tous comme un martyr ; chacun s'empressait de recueillir ce qui avait servi à essuyer le sang de ses plaies, ses cheveux et autres choses semblables ; nous gardons cela bien précieusement.*

Tout l'équipage semblait prendre part à notre tristesse et courait à l'envi rendre les services qu'il pouvait. Le Père Frémon a reçu deux coups de casse-tête au sommet de la tête qui l'ont tout couvert de sang, mais avec beaucoup de soin, nous espérons qu'il sera bientôt guéri ; le troisième officier du navire a reçu un coup de hache, mais il a été bientôt guéri. Le Père Chorin a trouvé par hasard deux pierres qui lui ont servi d'armes pour s'échapper d'entre leurs mains.

Traîtrise des habitants d'Isabelle. *Ces naturels sont extraordinairement traîtres ; lorsqu'ils abordèrent sur les côtes du rivage, tous allèrent à leur rencontre comme de coutume en leur présentant des fruits, et leur faisant bon semblant. Les matelots qui sortaient rarement sans avoir des armes, les laissèrent en grande partie dans leur barque, pensant n'avoir aucun danger à courir, mais ils l'aperçurent trop tard. Les pantalons et les habits de Monseigneur leur ont demeuré entre les mains et ces barbares l'auraient mangé probablement le même soir, s'ils avaient pu l'emporter. Tout me porte à croire qu'ils sont anthropophages ; ce n'est pas rare de voir autour de leur cou des souliers, des dents humaines, même par deux fois l'on invitait des enfants à vendre au navire ce qu'ils désirent. Après ce que nous avons vu, nous*

² Il s'agit du P. Frémont et du P. Chaurain

avons jugé que ce n'était pas prudent de nous établir parmi eux de sitôt ; nous sommes revenus à Christoval où les peuples paraissaient beaucoup mieux disposés à nous recevoir. Cependant à Isabelle il y avait deux tribus qui paraissaient assez bonnes, mais nous ne pensons pas les laisser longtemps sans retourner quelques-uns parmi eux. En attendant, Monseigneur Epalle préparera les cœurs, je ne pense pas que son sang ait coulé sur leur terre inutilement.

Présentation des habitants. Je vais vous donner quelques idées de ces peuples. Leur costume est tout de même, une toute petite ceinture fait tout leur habillement ; la plupart se barbouillent la figure et se blanchissent la tête avec de la chaux d'une manière à faire peur, des poignées de feuillage, teintées de rouge décorent leur chevelure, une grande partie sont tatoués au visage et à travers le corps d'une manière à les rendre ridicules. Pour la taille, à Christoval et à Isabelle (ils sont d'une taille moyenne, à Voidal Canard nous avons cru en avoir vu plusieurs de 6 pieds. Lorsqu'ils nous abordent, de suite, ils vous demandent si vous voulez faire le commerce avec eux ; ils apportent tout ce qu'ils ont de plus précieux : les cocos, les ignames, le tarau et les écailles de tortue, avec quelques morceaux de fer, vous avez tout cela. Lorsqu'ils sont une centaine autour du navire, vous avez bien de la peine à vous entendre à cause du bruit qu'ils font toujours, armés de la lance d'une main et du casse-tête de l'autre. Tous ont le nez percé et les oreilles fendues,(...?...) cela leur sert de poche, ordinairement ils y mettent leur canne à sucre et autres choses semblables.

Construction de notre maison. Le 6 nous avons commencé à travailler à la construction de notre maison, nous avons eu de bien grandes épreuves. Lorsqu'il nous a fallu acheter du terrain pour l'emplacement, aucun naturel ne voulait nous en vendre, cependant la providence nous a ménagé de grands secours par l'entremise d'un naturel que nous avons trouvé au sommet de l'île où nous avons mouillé pendant trois jours. Ce naturel, avec deux autres, avait été trois ans à Sydney ; ils savaient un peu la langue anglaise, de manière qu'ils nous servaient d'interprète, nous en avons gardé un avec nous, il nous a rendu de grands services. Après plusieurs jours passés au port sans pouvoir rien obtenir, nous ne savions pas de quel côté nous tourner. Tout semblait s'opposer à notre établissement mais Dieu qui tient tous les cœurs a bien su les tourner de notre côté. Tout d'un coup, ils se sont trouvés changés en d'autres hommes, ils nous ont non seulement permis de bâtir, mais ils nous ont encore beaucoup aidés à porter le bois et la terre et tout ce qui nous était nécessaire pour la construction de notre maison. Ce sont eux qui ont fait toute la toiture, excepté la charpente, toute couverte en feuilles de palmiers très propres et bien rangées. Maintenant nous sommes très bien logés : elle a 41 pieds de long sur 20 de large, toute faite en bois. Je dis, très bien logés, en comparaison de ces deux mois que nous avons passé dans une petite écurie très humide où nous avons couché continuellement six : trois Pères et trois Frères, les dix autres couchaient au navire. Nous avons eu beaucoup à souffrir à cause des pluies fréquentes et de la grande chaleur, continuellement nous étions mouillés par une de ces deux causes. Nos pères ont montré vraiment beaucoup de courage et de dévouement, ils ont travaillé continuellement avec nous du matin au soir, de sorte que nous avons fait bien de l'ouvrage pendant ces deux mois.

Vengeance compréhensive d'un naturel. Mais au milieu de nos travaux, un accident est venu nous troubler : un de nos Pères a été frappé d'un coup de lance par un naturel d'une tribu ennemie, il a été un mois sans pouvoir sortir du lit. Voilà à peu près les causes de cet accident : un matelot s'est mal comporté avec la femme de ce sauvage, mais lui, furieux de cette injure, ne sachant pas encore nous distinguer des gens du navire, s'est vengé sur le Père qui était à quelques pas des autres, c'est le Père Montrouzier. Ce trait nous a bien fait tenir sur nos gardes ; c'est bien ici où s'accomplit cette parole de l'Écriture, qu'il faut opérer son salut en tremblant.

Une tribu amie. Cependant la tribu la plus voisine de notre établissement est assez bonne, le chef nous est bien attaché, souvent il nous apporte ce qu'ils ont de meilleur en fait de nourriture : des pâtes qu'ils font avec des noyaux d'un arbre qui est très commun et qui rapporte beaucoup, ce noyau a le goût de l'amande, ils le broient avec le blanc du coco et font cuire cela sur la braise, c'est un peu dégoûtant, mais cependant nous ne le refusons jamais, ce serait une grande injure qu'on leur ferait ; ils nous apportent aussi des cocos, des bananes, de la canne à sucre, mais en retour il leur faut toujours un paiement, quelques blouses ou mouchoirs, surtout des petits sacs pour mettre leur bétel. Souvent le Fr. Aristide passe des jours entiers à en faire, surtout lorsque nous en avons une quarantaine qui travaillent à débroussailler autour de notre maison. Ce qui leur fait le plus plaisir, ce sont les perles, c'est leur monnaie, comme les pièces de cinq francs sont celles de France. Ils attachent aussi beaucoup de prix aux bouteilles. Tout ce que je peux vous dire de ces naturels, c'est qu'ils nous rendent beaucoup de service quoiqu'ils exercent beaucoup notre

patience ; mais nous avons beaucoup à les veiller, parce qu'ils sont tous voleurs , nous ne pouvons rien laisser sous leurs mains, ils nous ont pris plusieurs outils. Dans quelque temps nous saurons un peu leur langue, nous espérons en faire tous de fervents chrétiens. Sans doute après tant d'épreuves, le bon Dieu changera nos pleurs en joie. J'oubliais de vous dire que nous sommes au port Saint-Jean-Baptiste, sur la côte à l'ouest, c'est nous qui l'avons nommé ainsi : c'est le nom de Monseigneur Epalle ; il paraît qu'il n'est pas connu des navigateurs français.

Union des esprits et des cœurs avec les Frères de l'Hermitage et de Vauban. *Il ne faut cependant pas, mes bien chers Frères, que le récit de nos persécutions et de nos peines épouvante ceux qui désireraient venir partager avec nous les travaux de cette grande moisson. Après les peines de cette vie nous nous reposerons dans le ciel, là nous serons tous réunis dans notre patrie. Le cher Frère Gennade et le Frère Aristide vous rendent leur devoir, leur profond respect à tous les Frères de l'Hermitage. Ils sont très contents et en bonne santé, nous désirons que vous soyez tous de même ; ne nous oubliez pas dans vos prières. Bien des choses au cher Frère Louis-Marie, au Frère Jean-Baptiste, aux Frères Stanislas, Bonaventure et à tous en général, nous vous embrassons tous de tout notre cœur dans les très saints cœurs de Jésus et de Marie*

Je suis pour la vie votre tout dévoué frère.

Hyacinthe, votre petit frère mariste

Mon bien cher Frère, voyant notre position après les détails que je vous ai donnés de mes occupations, vous voyez, ma lettre est commencée du 18 janvier, je la termine le premier mars. Je pense que le navire dans deux ou trois jours partira pour Sydney. Veuillez me faire le plaisir qui me sera d'autant plus cher que je suis persuadé que vous ne l'oublierez pas, c'est de transmettre ma lettre ou de la faire passer à Vauban, le port ne sera pas si coûteux et l'effet sera le même. Nous désirons beaucoup recevoir des nouvelles de l'Hermitage. Veuillez ne pas manquer l'occasion de nous en donner.

Annonce de la mort du Frère Hyacinthe. Ce n'est pas à Fr. Hyacinthe que l'occasion de donner de ses nouvelles allait se présenter. Ce fut aux Frères de l'Institut que le Frère François s'adressa, avec un retard de plus de dix-huit mois, pour leur annoncer ce qui était arrivé à leur confrère.

Le 1^{er} août 1848, Fr. François, en donnant la liste des Frères décédés au cours de l'année 1847, la faisait précéder des lignes suivantes : "...j'ai la consolation de vous faire remarquer que, parmi eux, nous avons un martyr : c'est notre cher Frère Hyacinthe ; il était parti en 1845 avec Mgr Epalle et il a été immolé l'année dernière par les sauvages de l'île Saint-Christoval, avec deux pères de la Société.³

Récit de ce martyr. Nous connaissons les détails de cette mort par le Fr. Gennade qui écrit au Fr. François, le 10 décembre 1847, huit mois après le drame. "... Le 20 avril, les RR. PP. Paget et Jacquet, accompagnés du Frère Hyacinthe partirent de Makira, lieu de notre résidence, pour aller visiter Ouango qu'on leur avait signalé comme très propre à la formation d'un nouvel établissement. Il pouvait être six heures du matin, quelques instants après, ils arrivèrent au village des Toros ou montagnards, désignés ainsi par opposition aux Joné ou habitants des bords de la mer. Les naturels les reçoivent fort bien, en apparence du moins : ils veulent même les accompagner hors du village, en témoignage d'honneur. Les pères ne se méfient de rien. Tout d'un coup un cri est poussé, l'attaque commence. Les sauvages qui ont eu soin de séparer leurs victimes, n'ont pas grand peine à s'en débarrasser. Le R.P. Paget reçoit au creux de l'estomac une lance qui le renverse ; un seul coup de hache abat la tête du R P. Jacquet ; quant au Frère Hyacinthe, un naturel qui, en signe d'amitié, lui tenait le cou embarrassé d'une main, lui pique sa lance entre les épaules, ce premier coup ne réussit pas ; l'arme glisse sur la peau. Il achève sa proie à coup de hache... A neuf heures nous apprenons ces nouvelles sinistres et vous pouvez penser, mon très honoré frère, qu'elles nous donnèrent matière à des réflexions...". C'était le 20 avril 1847. Fr. Hyacinthe avait 30 ans.

Comment les missionnaires apprirent-ils aussi rapidement tous ces événements ? Les tribus, qui avoisinaient Makira, appelées tantôt Joné tantôt Oné, étaient plutôt en bonnes relations avec les membres de la mission. C'est par elles que ces derniers apprirent les événements et ce qu'étaient devenus les corps des victimes. Ils furent rôtis et mangés par les Toros ; les Joné eux-mêmes en goûtèrent. "Aujourd'hui, dit Fr. Gennade, leurs ossements sont suspendus, comme des trophées, dans les hangars des divers villages."

³ Circ. T I, p. 137

Les passages d'une lettre du P. Montrouzier, publiés par le Bulletin de l'Institut Tome XVIII, p. 200, donnent des renseignements complémentaires. Comme il a été dit par le Fr. Gennade, les trois missionnaires partirent très tôt pour se rendre à Ouango sur la côte orientale de l'île. On leur avait signalé que ce village constituait un coin très favorable, au point de vue port, population, fertilité du sol, pour l'établissement d'une résidence. Le chemin le plus direct pour y parvenir passait par la montagne et traversait le pays des Toros ; il aurait été préférable de le contourner. " Vers 9 heures, dit le P. Montrouzier, je vis passer devant la maison un naturel d'Oné qui criait avec effroi : <mate, mate, mate....>, c'est le mot qui exprime l'idée de mort violente aux (Iles) Salomon. Bientôt, hélas, je sus comme il était facile de le pressentir, qu'il voulait parler de nos confrères massacrés."

Le massacre s'était passé comme le Fr. Gennade l'a relaté. Le P. Montrouzier aurait voulu récupérer les corps des trois missionnaires : "....Je voulais à tout prix avoir les restes mortels de nos frères, je promis du fer pour leur rançon ; j'offris tout ce qui pouvait tenter leur cupidité. Tout fut inutile. Il me fallut donc renoncer à la consolation de rendre les derniers devoirs à des corps auxquels j'aurais prodigué toute ma tendresse pour des frères et ma vénération pour des martyrs."

Lorsque le Fr. Hyacinthe a été tué avec les Pères Paget et Jacquet, il avait son fusil chargé et le doigt sur la gachette. Un des meurtriers prit le fusil par le canon et donna une secousse. Le coup partit et atteignit celui-ci en pleine poitrine ; il tomba mort à côté du Frère. Ces détails m'ont été dits à Makira Bay par les gens de cet endroit. Témoignage de Père Durand, 15 mars 1973 (Archives APM, dossier Chatelet). D'après le P. Durand, ce fait a déterminé la fuite des indigènes épouvantés de voir un mort tuer un vivant (écriture de Jean Coste).

Conclusion. A la suite de Mgr Epalle dont il fut témoin de la mort qu'il relata dans une lettre au Fr. François, Frère Hyacinthe subit le même sort, moins de quinze mois après, et trois mois avant le martyre de Frère Blaise Marmoiton.

Le P. Chanel, Mgr Epalle, les PP. Jacquet et Paget, les FF. Hyacinthe et Blaise Marmoiton sont des témoins héroïques de l'évangélisation de l'Océanie. L'Eglise tout entière, et la Société de Marie en particulier, peuvent en être fières.

(Frères Maristes en Océanie, pp. 89 à 95)

Année	Maison	Emploi
1842	Vauban	Novi
1847	Ile S. Cristoval	Decd